

.....

## LE DRAGON DE VINCENNES.

.....

Si la pruderie et la prétention déplaisent dans une femme, l'ignorance et la brusquerie sont encore plus révoltantes. La nature a donné à chaque sexe les attributs qui lui conviennent. Elle a tracé le sentier qu'il était permis à chacun de prendre, et marqué la limite qu'il ne peut dépasser.

Le plus bel ornement de la grace et de la beauté, c'est la décence, qui en double tous les charmes; la timidité même semble être un attrait inséparable de l'adolescence.

M. de Francastel, ancien officier du génie, était rentré en France après de longs voyages d'outre-mer, qui l'avaient retenu séparé de sa famille pendant plus de dix ans. Il habitait, depuis

peu de temps , une belle maison de campagne , située près le château de Vincennes ; il y jouissait en paix d'une honnête fortune , prix de ses longs services , et cherchait à réparer les vices d'éducation dans Corénlie , sa fille unique , qui se trouvait loin d'être digne du nom respectable qu'elle portait. Privée de sa mère peu de temps après le départ de M. de Francastel , et alors âgée à peine de quatre ans , elle avait été confiée aux soins d'une ancienne femme de charge , épouse d'un des gardiens du château de Vincennes. Elevée pour ainsi dire jusqu'à l'âge de quatorze ans dans un corps-de-garde , et au milieu des jurons militaires , elle fut , dès l'enfance , accoutumée à une brusquerie si prononcée , à des expressions si étranges , que , malgré tous les soins qu'avait pu prendre depuis son retour M. de Francastel , il ne pouvait

effacer la trace des premières impressions de sa fille , ni la corriger de toutes les escapades auxquelles elle était accoutumée. On la voyait sans cesse porter des fardeaux pesans , se disputer avec les enfans du village , les colleter , les terrasser , et rentrer chez elle sans coiffure , les cheveux en désordre , sa robe crottée et son fichu en lambeaux. Tantôt elle gravissait sur les collines les plus escarpées , grimpait sur les murailles et sur les arbres les plus élevés , afin d'y dérober des fruits sauvages ou les nids des oiseaux ; tantôt elle s'occupait dans la basse-cour à charger du terreau , à le porter dans les jardins ; ou , la bêche à la main , elle piochait , arrachait et culbutait tout ce qui s'offrait à sa vue. Tantôt elle entrait aux écuries , préparait elle-même la litière , vannait l'avoine , tourmentait les chevaux , les montait à cru , et les condui-

sait ensuite au galop dans tous les environs, jurant par-ci, riant par-là. Enfin elle s'était fait une telle réputation, qu'on ne l'appelait plus que le *Dragon de Vincennes*.

A travers cette brusquerie et tant d'extravagances, on remarquait dans Cornélie les premières qualités du cœur, qui souvent faisaient excuser la rudesse et l'impétuosité de son caractère. S'élevait-il dans le village quelque dispute, aussitôt elle s'y mêlait, se mettait du côté du plus faible, et par sa hardiesse et la vivacité de ses expressions, elle parvenait presque toujours à une réconciliation complète. Quelque malheureux était-il malade, estropié, hors d'état de travailler, Cornélie allait auprès de lui, portant tout ce qui lui était nécessaire; et plus d'une fois on la vit se dépouiller de ses propres vêtements, pour en revêtir

l'indigence, ou panser quelque blessure. Si, dans ses courses, qu'elle faisait presque toujours vêtue en homme ou en amazone, un fusil de chasse à la main, la carnassière sur le dos, elle rencontrait une voiture engagée dans une ornière profonde, elle poussait à la roue, au risque de se crotter de la tête aux pieds, de s'écorcher les mains et de se fouler un bras. Si quelque jeune pâtre avait perdu dans l'immense bois de Vincennes une génisse, ou quelques moutons confiés à sa garde, elle se joignait à lui, parcourait toutes les issues du bois, qu'elle connaissait mieux que personne, et ne rentrait qu'après avoir reconduit à l'étable l'animal dont la perte momentanée avait causé tant de chagrin. En un mot, c'était un mélange inconcevable de douceur et de brusquerie, de patience et de vivacité. Autant ses manières et

son langage repoussaient au premier abord, autant sa bonté, son dévouement et sa franchise lui conciliaient tous les cœurs. Sa figure, quoique brunie par les rayons du soleil et les marches forcées qu'elle faisait chaque jour, était d'une régularité remarquable et surtout d'une expression dont le cœur ne pouvait se défendre. Sa taille était svelte et majestueuse, son maintien noble et imposant. L'exercice continuel qu'elle faisait, avait tellement augmenté les forces qu'elle avait reçues de la nature, qu'à peine parvenue à l'adolescence, elle paraissait être dans la force de l'âge.

M. de Francastel employait vainement tous les moyens imaginables pour dompter le caractère étrange de sa fille, si peu compatible avec son sexe. La mettait-il dans les meilleures maisons d'éducation, bientôt elle escala-

dait les murs des jardins, et revenait à Vincennes. Prenait-il chez lui quelque institutrice aimable et imposante, Cornélie se moquait d'elle, et trouvait toujours le moyen de se soustraire à sa vigilance. La faisait-on suivre par quelque domestique, elle se plaisait à l'égarer dans les bois, et lui faisait faire des marches si longues, qu'il était forcé de s'arrêter, et la perdait de vue aussitôt. Chasser, bêcher, courir, charger des bêtes de somme, et se porter partout où l'appelait la bienfaisance, telles étaient les uniques occupations du *Dragon de Vincennes*. Le travail de l'aiguille, les instrumens, la danse et surtout la moindre étude, tout cela n'était qu'un fléau insupportable, auquel Cornélie ne pouvait s'assujétir. Aussi, quoiqu'au moment d'atteindre à sa quinzième année, elle était de l'ignorance la plus absolue, et ne savait même pas lire.

M. de Francastel, après avoir usé de toutes les remontrances, et lui avoir donné tous les avis qu'avait pu lui inspirer l'amour paternel, résolut d'attendre tout du temps et de la réflexion. Il feignit de livrer Cornélie à elle-même, et de rire tout le premier des espiègeries sans nombre et des escapades de celle qu'il appelait lui-même le *Dragon de Vincennes*.

Le destin, qui souvent nous sert mieux que les projets les plus habilement préparés, vint au secours de ce tendre père, et lui procura l'occasion de combattre avec succès les habitudes soldatesques de sa fille. Depuis plusieurs mois le château de Vincennes était redevenu prison d'État. Placé au milieu d'une plaine immense et fertile, attenant une espèce de forêt entourée des plus riches villages, il offrait aux infortunés que les grands intérêts de l'État privaient de

leur liberté, un air pur, un vaste horizon, un aspect vivifiant, en un mot tout ce qui peut diminuer les tourmens de la captivité.

Un soir que Cornélie revenait de chasser dans le bois de Vincennes, portant dans sa carnassière un levraut, six cailles et deux perdrix, elle aperçut, en passant au pied de la grande tour du château, un petit panier de jonc qui descendait à travers les barreaux d'un des œils-de-bœuf, le long de la muraille, au moyen de plusieurs bandelettes de toile nouées les unes aux autres. Elle s'arrête, attend que le panier soit à sa portée, regarde dedans, et aperçoit un billet dont elle se saisit avec avidité. « Sans doute, se dit-elle, c'est un service pressé qu'on réclame, ou peut-être un avis important qu'on voudrait faire donner à quelqu'un..... Morbleu!.... faut-il que

je ne sache pas lire!... à mon âge, moi, la fille d'un ancien capitaine du génie! Oh! c'est bien en ce moment que je maudis ma paresse et ma mauvaise tête!..... Et peut-être le malheureux prisonnier qui réclame mon assistance, n'a-t-il qu'une minute, qu'un seul instant..... Morbleu! faut-il que je ne sache pas lire!.....!»

Entraînée par la singularité de cette aventure, et plus encore par son penchant naturel à obliger, Cornélie, réfléchissant, malgré son étourderie, qu'il serait dangereux de commettre la moindre indiscretion dans une pareille circonstance, résolut de ne révéler son secret et de ne faire lire l'écrit qu'à son père. Elle se rend donc à la hâte auprès de lui, et raconte ce qui vient de se passer. M. de Francastel prend le billet des mains de sa fille et lit ces mots : « Un ancien officier géné-

ral peut-il espérer que vous aurez le courage de lui rendre un service important? — Oui, parbleu! j'aurai ce courage-là, s'écria Cornélie avec la plus vive impression. — Répondez-moi, de grâce, au bas de ce billet; et, pour signal, tirez doucement le panier qui me remontera votre réponse. — Eh! vite, mon père, écris en mon nom : « *Comptez sur moi.* » — Un moment, ma fille : secourir les malheureux est un devoir sacré sans doute; mais favoriser un prisonnier d'Etat, sans le connaître, sans savoir ce qu'il projette, ce qu'il exige..... — Et qu'importe? reprit Cornélie plus vivement encore; il dit qu'il a besoin de moi, qu'il s'agit d'un service important : comment résister à cela? Et puis il se dit un vieillard; c'est si respectable! Figure-toi, mon père, être à la place de cet officier-général : ne serais-tu pas affligé

d'un refus aussi dur, aussi désespérant ? N'empêche pas que ta fille fasse une bonne action. Réponds vite, je t'en supplie. Ah ! que ne puis-je le faire moi-même !... Ventrebleu ! faut-il que je ne sache ni lire ni écrire ! »

M. de Francastel, séduit par l'élan généreux du *Dragon de Vincennes*, et méditant un projet qui pourrait faire sur sa fille la plus forte impression, se détermina donc à tracer au bas du billet ce que désirait Cornélie, qui retourna à toutes jambes au bas de la grande tour, et suivit ponctuellement ce qu'avait indiqué le prisonnier.

Le petit panier remonte aussitôt, et peu d'instans après il redescend de la même manière, contenant un paquet sous cachet volant, que Cornélie porte de nouveau à son père. Sur le dessus, ces mots venaient d'être tracés au crayon : Lisez, et que le Ciel vous ré-

compense !... » M. de Francastel défait à l'instant le paquet, qui contenait le portrait en miniature d'un vieillard respectable, en uniforme de général ; à ce portrait était jointe une lettre conçue en ces termes :

« MA CHÈRE FILLE,

» Un de nos prisonniers vient d'achever ce portrait, que je comptais te remettre à notre première entrevue ; mais ta longue maladie m'ayant jusqu'aujourd'hui privé de ce bonheur, j'ai voulu qu'il te fût remis pour l'anniversaire de ta naissance. Puissé-je n'être pas trompé dans mon espoir ! Les moyens que j'ai employés tiennent du prodige : quelque impénétrable que soit la forteresse où je suis enfermé, il rôde quelquefois des anges protecteurs des malheureux, et c'est un de ces anges-là qui veut

» bien être auprès de toi mon inter-  
 » prète. Bénis-le, comme je le fais ;  
 » baise mille fois ton vieux père dans ce  
 » portrait, aime-le toujours ; prends  
 » courage, et crois que, sous un monar-  
 » que équitable, l'innocence triomphe  
 » tôt ou tard de la calomnie.

» Le général S\*\*\*. »

Au bas était écrit, par *post-scriptum* : « Je manque de livres, et n'ai plus  
 » ni fleurs ni fruits... » L'adresse était :  
 « A madame la comtesse de\*\*\*, rue  
 » Saint-Dominique, n°. 14. »

« Je monte à cheval, et j'y cours, dit aussitôt Cornélie. — Doucement, ma fille; n'oubliez pas qu'une seule imprudence pourrait perdre votre protégé et nous deux avec lui. Je connais votre étourderie; cette comtesse dont nous ignorons encore le nom, exige qu'on l'aborde avec précaution, qu'on

ménage son état et sa sensibilité : c'est moi seul qui ferai le message. — Je te reconnais bien là, répondit Cornélie, en le couvrant de baisers. Va, mon bon père, va rendre le bonheur et la vie à la fille de mon cher prisonnier ; moi, pendant ce temps-là, je vais lui porter tout ce qui lui est nécessaire. »

A peine M. de Francastel fut-il parti seul pour Paris, que Cornélie courut à la hâte cueillir les plus belles fleurs et les meilleurs fruits, auxquels elle joignit plusieurs livres qu'elle fut prendre dans la bibliothèque de son père, et s'empressa d'aller remettre le tout au prisonnier, qui, descendant à plusieurs reprises le petit panier, se trouva amplement pourvu de tout ce qu'il désirait ; mais comme l'ignorance du *Dragon de Vincennes* égalait la bonté de son cœur, le pauvre reclus ne trouva dans les livres qui lui étaient

offerts pour charmer ses loisirs , que le *Traité du Blason* , l'*Almanach royal* et les *Comptes-faits de Barême*. La jeune étourdie avait pris indistinctement les premiers volumes qui s'étaient trouvés sous sa main. Le prisonnier ne pouvait revenir de sa surprise ; il crut d'abord qu'on voulait le plaisanter , et commençait à craindre d'avoir mal placé sa confiance. Cependant , lorsqu'il considérait la beauté des fruits et le choix des fleurs qui accompagnaient cette étrange collection , il ne pouvait douter du zèle et de l'intérêt qu'il avait inspirés.

Cornélie , s'imaginant avoir rempli tous les vœux de son cher prisonnier , était rentrée chez elle heureuse de ce qu'elle venait de faire. M. de Francastel ne tarda pas à revenir de Paris , et fit partager à sa fille toute l'ivresse qu'il avait ressentie dans son message , toutes

les bénédictions dont on l'avait comblé. Il était porteur d'une lettre pour le vieux général , que Cornélie se chargea de lui porter le lendemain au soir , à l'heure accoutumée , se promettant bien d'accompagner ce trésor de fruits choisis et de fleurs nouvelles.

M. de Francastel qui , pendant son absence , avait réfléchi sur le projet qu'il formait d'amener Cornélie à la douceur et à la décence , qui sont l'apanage et le premier ornement de son sexe , ne s'occupa plus qu'à suivre son plan. Admis , comme ancien militaire distingué , dans la société du gouverneur de Vincennes , il profita du temps que Cornélie passait au pied de la grande tour , pour aller se concerter avec ce gouverneur , et le prier de seconder ses dessins. De quels efforts , de quels sacrifices n'est pas capable le cœur d'un père !